3 1761 08266102 6

Désaugiers, Marc Antoine
Madeleine
La comédie chez l'épicier

PQ
2218
D73C6

Desaugiers et Gentil

La Comedie chez l'epicier
ou
Le Manuscrit retrouvé

1809

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacomdiechezl00ds

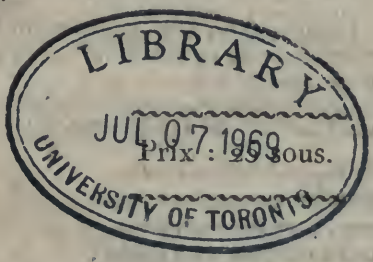
LA COMÉDIE
CHEZ L'ÉPICIER,
OU
LE MANUSCRIT RETROUVÉ;

VAUDEVILLE-ANECDOTE

EN UN ACTE;

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 13 *Décembre* 1808.



PQ
2218
D73C6

Prix : 25 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉATRE DU VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BERTRAND, épicier.	M. CHAPELLE.
ESTELLE, sa fille.	Mlle. DESMARES.
M. MATHIEU, frère de M. Bertrand.	M. JOLY.
SAINT-CHARLES, amant d'Estelle.	M. AUGUSTE S. ESTÈVE.
MARGUERITE, servante de feu Collin-d'Harleville.	Mad. BODIN.

La Scène est à Paris, dans la boutique de M. Bertrand. On voit à gauche du Public, un comptoir d'épicier, avec tous ses détails. De chaque côté du théâtre est une porte de cabinet. Au fond la porte d'entrée avec l'étalage de la boutique d'un épicier.

COUPLET D'ANNONCE

*Chanté à la suite d'*Arlequin Afficheur, *par* M. Laporte.

Messieurs, nous allons avoir l'honneur de vous donner la première représentation de la *Comédie chez l'Epicier*, ou *le Manuscrit Retrouvé*.

Air *du Vaud. de M. Guillaume.*

Vous savez tous que cette comédie,
Par un destin heureux et singulier,
A quitté, pour être applaudie,
L'humble comptoir d'un épicier;
Quand cet ouvrage, aimable autant qu'utile,
Echappe à l'oubli du trépas,
Chez l'épicier, que notre vaudeville
Ne le remplace pas.

AVIS.

Tous les exemplaires, non signés de l'éditeur, seront réputés contrefaits.

Fargeau

LA COMEDIE CHEZ L'EPICIER,

OU

LE MANUSCRIT RETROUVÉ.

SCENE PREMIERE.

MATHIEU, BERTRAND.

MATHIEU.

Fi ! mon frère, c'est abominable.

BERTRAND.

Vous vous plaignez toujours ; tout est pour le mieux dans ce monde.

MATHIEU.

Pour le mieux ! Oui, c'est facile à dire à ceux qui font de bonnes affaires... mais...

BERTRAND.

Mais... mais... De quoi vous plaignez-vous ?

MATHIEU.

Eh parbleu ! de votre conduite.

BERTRAND.

Ma conduite est celle d'un homme qui cherche à achalander sa boutique.

MATHIEU.

Oui, aux dépens de celle de son frère. Il semble que vous preniez à tâche de m'enlever toutes mes pratiques.

BERTRAND.

Je reçois celles qui me viennent.

MATHIEU.

Mais celles qui vous viennent, me quittent.

BERTRAND.

Tant pis pour vous ; que ne savez-vous les conserver?

MATHIEU.

Ah parbleu ! je voudrais vous voir à ma place, avec votre sang froid...

BERTRAND.

A votre place, je prendrais mon parti.

MATHIEU.

Oui, monsieur l'optimiste !

BERTRAND.

Ai-je tort ?

Air : *Ça n'se peut pas.*

J'ai su par une comédie
Dont, je crois, l'auteur s'y connait,
Qu'il fallait toujours dans la vie
Prendre le temps comme il venait ;
Chaque jour encor cet ouvrage,
D'être heureux m'offre le moyen,
Et je m'écrie à chaque page :
Oui, tout est bien ; oui, tout est bien.

MATHIEU.

Tout est bien ! chez-vous ; mais chez moi tout est mal, et si cela continue, je me vois réduit à fermer boutique.

BERTRAND.

Que ne faites-vous comme moi !

MATHIEU.

Comme-vous ! il ne me manquerait plus que cela ! un homme qui au lieu de surveiller sa maison, et d'attendre les acheteurs dans son comptoir, est à l'affût de toutes les pièces nouvelles, et ne se pardonnerait pas d'en avoir manqué une, fût-ce même aux boulevards.

BERTRAND.

Oui, mon frère, aux boulevards ; eh ! pourquoi pas ? il faut s'amuser de tout.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.* Volt. chez Ninon.

Celui-ci va rire aux Jocrisses,
Celui-là pleurer aux Français,
Des Chevaux, l'un fait ses délices,
L'autre aux Chiens trouve des attraits.

Et pourquoi donc, sans qu'on le fronde
Tel autre n'irait-il pas voir
Un mélodrame sombre, noir?...
Le soleil luit pour tout le monde.

MATHIEU.

Oui, jolie récréation!

Même air.

Que voit-on dans vos mélodrames,
Château, prison et revenant,
Chaînes, combats, poison et flammes,
Rien n'est plus beau; mais fort souvent,
Ces pièces dont on nous inonde,
Dans l'eau tombent avec l'auteur,
Et la rivière, par bonheur,
Coule à son tour pour tout le monde.

BERTRAND.

Eh mon dieu! croyez-vous que je ne sache pas comme vous apprécier de pareils ouvrages? je les donnerais tous pour une scène de bonne comédie, comme en faisait notre voisin, ce bon M. Colin.

MATHIEU.

Dont, par parenthèse, vous m'avez aussi enlevé la pratique. Au reste, je ne suis pas venu pour vous parler théâtre, mais bien pour vous dire que nos intérêts, se contrariant journellement, nous serions meilleurs amis de loin que de près, et que si vous vouliez me rendre un grand service...

BERTRAND.

Je déménagerais, n'est-ce pas?

MATHIEU.

Ecoutez-donc! c'est qu'il est inoui, inconcevable, ridicule qu'une boutique, à peine ouverte, fasse déserter un magasin renommé depuis quinze ans, par la loyauté du marchand et la bonté de la marchandise; mais tout nouveau, tout beau: voilà bien les parisiens!

BERTRAND.

Eh que diable! ne vous en prenez qu'à vous de

ce qui vous arrive : si vous vous étiez marié en même temps que moi, vous auriez maintenant une fille de quinze ans, dont la grâce et la gentillesse feraient à la fois l'ornement et la fortune de votre boutique.

MATHIEU.

Belle éducation ! faire de sa fille une enseigne ; l'exposer aux insolentes œillades des uns, aux mauvaises plaisanteries des autres ! fi ! c'est une honte !

BERTRAND.

Doucement, s'il vous plait ; mon système est de voir tout en bien hors les injures qu'on m'adresse ; et celle-ci passe la plaisanterie, entendez-vous ? l'éducation de ma fille ne regarde que moi ; et si jamais vous vous mariez, et que vous ayez des enfans, ce que je ne crois pas, vous serez bien le maître...

MATHIEU.

Comment ! ce que vous ne croyez pas ? voilà qui n'est pas mauvais !

DUO *de la Fausse Magie.*

BERTRAND.

Quoi ! vous croyez être père ?

MATHIEU.

Oui, oui, oui, j'espère être père.

BERTRAND.

Vous !

MATHIEU.

Moi.

BERTRAND.

Vous ! à votre âge.

MATHIEU.

Oui, moi.

BERTRAND.

Vraiment, je ne m'en doutais guère.

MATHIEU.

Mais, je ne vois pas pourquoi.

BERTRAND.

Là, soyons de bonne foi,
Avec cette barbe grise.

MATHIEU.

Je suis très-verd, quoiqu'on dise.

BERTRAND,

Voyez donc quelle sottise! quelle sottise!
Vous, des enfans!

MATHIEU.

Oui, des enfans.

BERTRAND.

Quoi! vous père!

MATHIEU.

Je l'espère.

BERTRAND.

Il ne faut donc pas, mon frère,
Perdre de temps.

MATHIEU.

Est-il donc si nécessaire
D'avoir vingt ans?

BERTRAND.

Trouvez-moi donc une fille
Qui veuille prendre un barbon.

MATHIEU.

J'en sais plus d'une gentille
Qui me trouverait fort bon.

BERTRAND.

Quand on a la soixantaine,
On fait accroire avec peine
Que l'on est dans son printemps;
Il me fait rire.
Mon pauvre frère est en delire.
Ah! que les hommes sont plaisans.

MATHIEU.

Je n'ai pas la soixantaine,
Il s'en faut d'une semaine,
Et mon cœur n'a que vingt ans.
Il me fait rire.
Mon pauvre frère est en délire.
Ah! que les hommes sont plaisans.

SCENE II.

BERTRAND, ESTELLE.

ESTELLE, *un livre à la main.*

D'où vient ce bruit, mon père? Je parierais que mon oncle sort d'ici.

BERTRAND.

Eh oui! c'est Mathieu qui vient me chicaner encore comme à son ordinaire.

ESTELLE,

Vous devriez y être accoutumé ; quant à moi, vos querelles ne m'effrayent plus du tout, elles finissent toujours si bien!

BERTRAND.

A la bonne heure, mais quelque jour elles pourraient finir autrement ; ces vieux garçons ont l'humeur revêche : en vérité, s'il n'était pas mon frère, il me les ferait détester... Que tiens-tu là?

ESTELLE.

C'est le Vieux Célibataire.

BERTRAND.

Ah! voilà qui me les ferait aimer.

ESTELLE.

Vous avez raison.

Air : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Quel aimable caractère!
Qu'il inspire d'intérêt!
Dans ce bon célibataire
L'auteur s'est peint trait pour trait.
Si jamais femme jolie
N'enchaîna sa liberté,
C'est qu'il avait à Thalie
Fait vœu de fidélité.

BERTRAND.

C'est sans doute ce tableau si affligeant du célibat, qui t'a donné du goût pour...

ESTELLE.

Pour Saint-Charles ?

BERTRAND.

Je ne l'avais pas nommé. Ah ! friponne, toujours le petit voisin dans la tête ! Je sais que Saint-Charles est un parti très-sortable, que son père acquiert tous les jours, dans la pharmacie, une réputation méritée ; mais il est bien naturel que je cherche à concilier tes goûts et les miens.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-CHARLES.

BERTRAND.

Et tu sais à quelles conditions je lui ai promis ta main ; qu'il me fasse une comédie, un opéra, uu vaudeville, enfin un ouvrage qui annonce quelque talent, et tu es à lui. *Apercevant S. Charles.* Eht arrive donc, mon ami, nous parlions de toi. Eh bien ! où en sommes-nous ? j'espère que nous avançons.

SAINT-CHARLES.

Monsieur !...

BERTRAND.

Ah çà, quand me liras-tu cela ? Crois-tu que dans huit jours je puisse te nommer mon gendre?

SAINT-CHARLES, *embarrassé.*

Dans huit jours? Oh ! oui, oui, monsieur.

ESTELLE, *à part,*

Et il n'a pas encore la première idée du plan !

BERTRAND.

Son air embarrassé me ferait soupçonner...

BERTRAND, *à Charles.*

Air : *je regardais Magdelinette.*

Courage, mon ami, courage,
Songe bien au prix qui t'attend ;
Tâche surtout que ton ouvrage
Arrive vîte au dénouement.

A part.

Dois-je compter sur sa promesse ?
J'en doute, et peut-être en effet,
En disant qu'il fait uue pièce,
Est-ce une pièce qu'il me fait ?

BERTRAND.

Courage, mon ami, courage,
Songe bien au prix qui t'attend ;
Tâche surtout que ton ouvrage
Arrive vîte au dénouement.

SAINT-CHARLES.

Pourrais-je manquer de courage
En pensant au prix qui m'attend ?
L'amour, qui dicte mon ouvrage,
Me répond d'un prompt dénouement.

ESTELLE.

Ah ! s'il allait perdre courage,
Quel est le sort qui nous attend ?
Avant de commencer l'ouvrage
On est si loin du dénouement !

SAINT-CHARLES.

Je parie maintenant, M. Bertrand, que vous ne devinez pas le motif qui m'amène, et le plaisir que je vous procure ce soir.

BERTRAND.

Nous allons au spectacle...

SAINT-CHARLES.

Précisément : un de mes amis m'a offert une place dans sa loge, et je viens vous la proposer.

BERTRAND.

C'est charmant! quel est le théâtre ?...

SAINT-CHARLES.

Les Français.

BERTRAND.

Bravo, et la pièce?...

SAINT-CHARLES.

L'Inconstant.

BERTRAND.

Bravissimo !

ESTELLE.

L'Inconstant !... Monsieur y sera sans doute ?

SAINT-CHARLES, *bas à Estelle.*

Je m'en garderais bien, c'est pour l'éloigner.

BERTRAND.

Je te remercie, mon ami, tu me fais là un vrai cadeau; j'ai lu cette pièce dix fois, et dix fois je me suis dit : voilà comme j'étais à vingt ans !

SAINT-CHARLES.

Cela m'étonne.

BERTRAND.

Pourquoi donc cela?

SAINT-CHARLES.

Air : *La Comédie est un miroir.*

La comédie est un miroir,
Nous a dit un auteur qu'on aime ;
Mais par l'inconstant on peut voir
Qu'il n'en est pas toujours de même ;
Car à ce portrait de nos jours,
Quoique tracé par un grand maître,
Le public qui revient toujours
Ne veut jamais s'y reconnaître.

On entend du bruit derrière le théâtre.

ESTELLE.

Ciel! c'est mon oncle : encore une scène!...

BERTRAND.

Cette fois nous sommes en force, trois contre un !

SCENE IV.

Les Précédens, MATHIEU.

Air *de l'ouverture de Panurge.*

MATHIEU.

Je suis d'une colère ! (*bis.*)

LES AUTRES.

D'où vient cette colère ?

MATHIEU, *à Bertrand.*

C'est vous (*bis.*) qui trompez votre frère !

LES AUTRES.

Quel mystère!

MATHIEU.

A ce point oser m'insulter !
Vous auriez pu me consulter.

BERTRAND.

Mais pourquoi donc vous emporter ?
Et sur quoi donc vous consulter ?

MATHIEU.

Le bruit court dans tout le quartier
Qu'Estelle va se marier.

BERTRAND.

Oui, j'en ai formé le projet ;
Mais rien n'est fait.

MATHIEU.

Non, c'est un détour mal-adroit.

BERTRAND.

Au reste, j'en ai bien le droit.

MATHIEU, *en regardant Saint-Charles.*

Monsieur, sans doute, est le mari ?

BERTRAND.

Oui, c'est Monsieur que j'ai choisi.

MATHIEU.

En vérité, j'en suis ravi.

BERTRAND.

Toujours de l'aigreur !

MATHIEU.

Fi ! c'est une horreur !

BERTRAND.

Quel ton ! quelle humeur !

MATHIEU.

J'en aurai raison.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Mon oncle, } pardon.
Ah ! Monsieur, }

MATHIEU.

Non, point de pardon,
Non, non, non.

CHARLES, ESTELLE, *à part.*

Ah ! quel embarras !
Comment finiront ces débats ?

MATHIEU.

Renoncez à mon héritage.

BERTRAND.

Quel langage !

SAINT-CHARLES, ESTELLE, *à part.*

Dieu ! quelle fureur !
Je meurs de peur.

MATHIEU.

Demain je me mets en ménage.

BERTRAND.

A votre âge!

MATHIEU.

Mon bien sera le partage
De parens meilleurs que vous.

CHARLES, ESTELLE.

Ah! calmez-vous. (*bis.*)

BERTRAND, MATHIEU.

Taisez-vous.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Appaisez votre courroux.

BERTRAND, MATHIEU.

Ah ! taisez-vous.

CHARLES, ESTELLE.

Calmez-vous,
Nous tombons à vos genoux.

MATHIEU, BERTRAND.

Taisez-vous.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Appaisez-vous.

MATHIEU, BERTRAND.

Je suis d'une colère !
Il méconnaît son frère !
Je n'y puis plus tenir,
C'est trop long-temps souffrir.
Il faut nous désunir,
Il faut finir.

SAINT-CHARLES, ESTELLE.

Ainsi se désunir
Quand on doit se chérir!
Tâchons de parvenir
A les fléchir.

SCENE V.

BERTRAND, ESTELLE.

ESTELLE.

Mon père...

BERTRAND.

Laissez-moi, mademoiselle.

ESTELLE.

L'état où vous êtes...

BERTRAND.

Je suis très-bien ; rentrez, je veux être seul. (*Estelle sort.*) Ce diable d'homme me fait sortir de mon caractère... Il y a long-temps que je prévoyais cette séparation là... Mais aussi, de quoi se mêle-t-il ?

SCENE VI.

BERTRAND, MARGUERITE, *un gros paquet de Papiers dans son tablier.*

MARGUERITE.

Bien vot' servante, M. Bertrand !

BERTRAND, *se promenant à grands pas.*

N'ai-je pas le droit de choisir l'époux de ma fille ?

MARGUERITE *à part.*

Il a l'air d'avoir quequ'e chose.

BERTRAND.

Il la menace de la priver de son héritage... eh qu'il le garde son héritage ! elle peut s'en passer.

MARGUERITE, *à part.*

J'ons mal choisi l'moment.

BERTRAND.

Quelle tête !

MARGUERITE.

M. Bertrand, je venais...

BERTRAND.

Ah ! c'est vous, bonne Marguerite... *A part.* Et avec le meilleur cœur du monde...

MARGUERITE.

Qu'vous est-il donc arrivé, M. Bertrand...

BERTRAND.

Rien, rien. Eh bien ! comment cela va-t-il ?

MARGUERITE.

Bien mal, mon voisin, bien mal depuis la perte que j'ai faite de mon pauvre maître.

BERTRAND.

Je le crois, il y avait long-temps que vous le serviez.

MARGURITE.

Dix ans, et il n'en fallait pas tant pour s'attacher à lui !

Air *du siége de Passaw.*

De tous côtés, on dit comm' ça
Qu'long-temps d'mon mait' on parlera ;
Que tous les soirs ses comédies
Au théâtre s'ront applaudies,
Et qu'dans cent ans on les jouera.
Moi, voyez-vous, je n'sais pas ça :
Mais pour c'qu'est de son caractère,
Et du bien qu'il aimait à faire,
Des bons amis qu'il obligea,
Des malheureux qu'il soulagea ;
Ah ! voyez-vous, j'savons ben ça. (*bis.*)

BERTRAND.

A qui le dites-vous ? est-ce que tout cela ne se devine pas dans ses ouvrages ? est-ce que ce ne sont pas ses pièces qui m'ont rendu fou du spectacle, qui m'ont corrigé de quelques petits défauts que ma défunte me reprochait toujours ? ainsi vous voyez bien que là-dessus vous ne pouvez rien m'apprendre... Mais qu'ayez-vous donc là, dans votre tablier ?

MARGUERITE.

Un tas de paperasses que j'ons déterré dans un coin, où ce qu'y trainions depuis je n'sais combien d'tems ; et j'vous les apportons pour en tirer quelque chose, si c'est possible.

BERTRAND.

Mais êtes-vous sûre qu'il n'y pas de papiers intéressans là-dedans.

MARGUERITE.

Oh ! non, c'est si vieux !

BERTRAND, *feuilletant.*

Le vieux n'est pas toujours à dédaigner.

Air : *Le port Mahon est pris.*

Mémoire de libraire,
De tailleur,
De traiteur,
De lingère,
Puis visites à faire,
Argent à recevoir,
Au comptoir, au comptoir, au comptoir.

Il les donne à Laurent.

Nouveaux romans anglais,
Vite au croc pendez-les.

Il les donne à Laurent.

Papiers de toute espèce,
Traités, contrats, et pas une pièce,
Arrêts, livres sous presse,
Edits, journal du soir...
Au comptoir. (*ter.*)

Laurent prend les papiers, et les accroche.

Eh bien! bonne Marguerite, dites-moi ce que vous voulez de tout cela?

MARGUERITE.

Nous sommes gens de revue, et puis j'en ai encore à vous apporter, vous m'paîrez tout ensemble.

BERTRAND.

Comme il vous plaira.

Marguerite fait une fausse sortie.

MARGUERITE.

A propos, M. Bertrand, j'oubliais de vous dire...

Air : *Courant de la Brune à la Blonde.*

Si vous aviez connaissance
De queuq' place qui vaquât,
Donnez-moi la préférence ;
J'ons plus d'un certificat
Qui prouve que chaque maitre,
Qu' j'ons eu l'honneur de servir ;
A ben voulu reconnaitre
Que j'savions, à ravir,
Coudre, blanchir,
Nettoyer,
Balayer,
Savonner,
Jardiner,
Repasser,
Fricasser,
Acheter,
Tricotter,
Et j'ons ben l'honneur d'être...

Elle sort.

SCENE VII.

BERTRAND, ensuite ESTELLE, et SAINT-CHARLES.

BERTRAND.

La bonne femme ! je voudrais bien lui être utile ; mais n'oublions pas qu'à midi j'ai une lettre-de-change à aller toucher. *il tire sa montre.* Près d'une heure ! Estelle ?

ESTELLE, *en dedans.*

Plaît-il, mon père ? *Saint-Charles paraît à la porte.*

BERTRAND.

Mon chapeau, ma canne?

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il va sortir, si je pouvais...

BERTRAND.

Et toi, Laurent, prends la saccoche, et suis-moi.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Bon!

Laurent sort du comptoir par la porte qui fait face au public, Saint-Charles y entre par l'autre, et s'y blotit.

ESTELLE, *apportant le chapeau et la canne.*

Vous sortez, mon père?

BERTRAND.

Pas pour long-temps, je vais à deux pas, et si Saint-Charles profitait de mon absence pour venir auprès de toi, comme je l'y ai déjà surpris, tu m'entends?...

ESTELLE.

Cela suffit, mon père.

BERTRAND.

Je n'ai pas besoin de te recommander la boutique.

ESTELLE.

Je ne quitterai pas le comptoir.

BERTRAND.

Et moi je ne fais qu'aller et venir. *Il sort.*

SCENE VIII.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

ESTELLE *entre dans le comptoir, et y aperçoit Saint-Charles, jette un cri de frayeur.*

SAINT-CHARLES.

N'aie pas peur, c'est moi.

ESTELLE.

Quelle imprudence! vous venez d'entendre ce qu'a dit mon père.

SAINT-CHARLES.

Quatre mots et je m'en vais ; je quitte à l'instant ton oncle, j'ai tout tenté pour lui faire approuver notre mariage, je n'ai rien pu obtenir.

ESTELLE.

Mon père ne paraît pas plus disposé que lui à se réconcilier.

SAINT-CHARLES.

Tant mieux, cette résolution ne peut que tourner à notre avantage.

ESTELLE.

Oui, mais cette malheureuse pièce qu'il croit faite, et dont vous n'avez pas même l'idée..

SAINT-CHARLES.

L'essentiel était de gagner du tems.

ESTELLE.

Vous avez promis de l'avoir terminée dans huit jours, et huit jours sont sitôt écoulés!

SAINT-CHARLES.

Bah ! ton père m'a laissé le choix du genre de l'ouvrage. Hé bien ! je ferai un vaudeville, c'est si vîte fait aujourd'hui.

ESTELLE.

Vous croyez?

SAINT-CHARLES.

Air : *Des portraits à la mode.*

Jadis les auteurs se faisaient une loi
D'offrir des couplets francs et de bon aloi,
Des plans toujours neufs et comiques ; mais moi,
Je ne suis pas cette méthode,
Je fais un plan neuf sur un vieux canevas,
Je prends mes couplets dans de vieux almanachs ;
Trois ou quatre amis débrouillent le fatras,
Et je suis auteur à la mode.

Même air.

ESTELLE.

Jadis les époux, toujours tendres amans,
Savaient de l'hymen remplir tous les sermens,
Et brûlaient encor sous la glace des ans ;
C'était l'ancienne méthode.
Aujourd'hui l'époux ne brûlant qu'à demi,
Sent bientôt son feu tout-à-fait endormi,
Et six mois après n'est plus qu'un vieil ami :
N'allez pas vous mettre à la mode.

SCENE IX.

Les Précédens, M. BERTRAND.

BERTRAND.

Là.... je l'aurais parié; en mon absence, et après ce que je vous ai déjà dit.

SAINT-CHARLES, *embarrassé.*

Monsieur, j'étais venu...

BERTRAND.

Je le vois bien que vous êtes venu... Et vous, Mademoiselle, ne vous avais-je pas défendu?...

ESTELLE.

Mon père, j'étais restée...

BERTRAND.

Je le vois parbleu bien aussi que vous êtes restée.

SAINT-CHARLES.

J'étais venu pour...

BERTRAND.

Hé bien! pour...

ESTELLE.

Pour acheter...

BERTRAND.

Pour acheter.... Quoi ?...

SAINT-CHARLES.

Un cahier de papier, afin d'achever d'écrire ma pièce.

BERTRAND.

Ta pièce! elle est donc finie?

SAINT-CHARLES.

A peu-près.

BERTRAND.

Et que ne me disais-tu cela tout de suite? Quelle vîtesse! Peste! c'est affaire à toi, mon ami, cet empressement-là me flatte, et ajoute à la bonne opinion que j'avais conçue de toi.

ESTELLE, *à part.*

S'il savait la vérité!

SAINT-CHARLES.

Air : *Sur le penchant d'une double colline.*

Cessez, de grace, une injuste louange,
Devant l'objet dont mon cœur est épris;
A mon ardeur, que trouvez-vous d'étrange,
Lorsque sa main doit en être le prix?
Quand tout m'invite à vous prouver mon zèle,
Vous me louez, surpris d'un tel effort,
D'avoir tout fait pour mériter Estelle,
Et moi, je crois n'avoir rien fait encor.

BERTRAND.

C'est bon! c'est bon! langage d'amoureux: nous connaissons cela. Tiens voilà ton papier... Attends que je l'enveloppe. (*Il enveloppe le cahier d'une feuille de papier que Marguerite a apporté.*) Là, va vîte achever ton ouvrage.

SAINT-CHARLES, *sortant sa bourse.*

Pouvez-vous me rendre?...

BERTRAND.

Tu plaisantes, va travailler, te dis-je, tiens, *montrant Estelle*, voilà le monnaie de ta pièce, et pour t'encourager, apprends que j'ai là dans dans ma poche ton contrat en blanc, il n'y a plus qu'à le remplir.

SAINT-CHARLES, *à part.*

C'est comme mon manuscrit.

BERTRAND.

Va-t-en donc vîte. *A Laurent*, Et nous, allons serrer cet argent dans mon secrétaire. Passe devant.

Ils sortent.

SCENE X.

ESTELLE, *seule.*

Allons, il n'y a plus à reculer... J'ai bien peur que nous ne payions cher l'inconséquence de Saint-Charles. Mais aussi c'est la faute de mon père. Ne vouloir qu'un auteur pour gendre, quelle manie! Et comment tout cela finira-t-il?

RONDEAU.

Air *nouveau.*

Voyez donc quel tourment
On éprouve en aimant;
Toujours craindre,
Toujours feindre,
Respire-t-on un moment?
Voyez donc quel tourment,
Et pourtant, loin de s'en plaindre,
On trouve ce mal charmant.

L'amour est une folie,
Et qui s'y livre a grand tort.
Je n'aimerais de ma vie,
Si je n'aimais pas encor.
Voyez donc, etc.

De ce trouble qui m'agite,
Ah! c'est trop long-tems souffrir;
Si l'hymen doit le guérir,
Mon dieu! qu'il vienne donc vîte.
Voyez donc, etc.

SCENE XI.

ESTELLE, SAINT-CHARLES, *accourant une feuille de papier à la main.*

ESTELLE.

Ciel! encore vous, Saint-Charles! vous voulez donc nous perdre?

SAINT-CHARLES.

Au contraire, nous sommes sauvés.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire?

SAINT-CHARLES.

Cette feuille qui enveloppait le papier que ton père vient de me donner...

ESTELLE.

Eh bien?

SAINT-CHARLES.

Cest la première scène d'un manuscrit qui a pour titre : *Les Querelles des deux frères, ou la Famille bretonne.* Quelle trouvaille! si la suite de cet ouvrage était dans les papiers qui sont ici!

ESTELLE.

Quelle apparence! et d'ailleurs qu'en feriez-vous?

SAINT-CHARLES.

Ce que j'en ferais!... ma pièce.

ESTELLE.

Oh! l'excellente idée! cherchons vîte.

SAINT-CHARLES.

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

De peur qu'on ne survienne ici,
Faisons surtout silence,
Vîte au comptoir. (*Ils y vont.*) Nous y voici.
Prends ce paquet, moi celui-ci.

Ils se partagent la liasse de papiers.

ESTELLE.

Oui.

SAINT-CHARLES *feuilletant et éparpillant les papiers.*

Je ne vois rien,
Cherchons bien,
Rien du tout!
Mon sang bout,
Je meurs d'impatience.

ESTELLE, *même jeu.*

Soins superflus!
Moi, non plus.
Quel moment!
Quel tourment!
Je n'ai plus d'espérance.

SAINT-CHARLES, ESTELLE.

Ah ciel! qu'entends-je? on vient déjà;
Tout redouble
Mon trouble.

ESTELLE, *sortant du comptoir.*

A trouver ce manuscrit là
Il faut renoncer.

SAINT-CHARLES, *montrant un manuscrit.*

Le voilà!

ESTELLE.

Ha!

Saint-Charles sur le devant du théâtre le manuscrit à la main, au moment où Bertrand paraît.

SCENE XII.

Les Précédens, BERTRAND.

BERTRAND, *voyant Saint-Charles.*

Ah! celui-ci est un peu trop fort! *A Estelle;* sortez, mademoiselle.

ESTELLE, *sortant.*

Je sors, mais je ne serai pas loin.

BERTRAND.

Peut-être me direz-vous enfin comment il se

fait que malgré ma défense expresse... Voilà donc comme vous travaillez ! Monsieur, de l'air d'un inspiré, vient chercher du papier pour écrire, dit-il, son ouvrage ; je le lui donne : il remonte chez lui, je m'applaudis de son zèle, et au moment où je crois la pièce finie...

SAINT-CHARLES, *lui présentant le manuscrit.*

La voici.

BERTRAND.

Dis-tu vrai ?

SAINT-CHARLES, *le lui donnant.*

Vous pouvez vous en convaincre.

BERTRAND, *lisant le titre.*

En effet... *Les querelles des deux frères* ! Ah ! fripon, je devine ton plan.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Il est plus avancé que moi.

BERTRAND.

Je parie que mon frère et moi sommes tes originaux... Allons, conviens-en franchement avec moi, je ne t'en voudrai pas.

SAINT-CHARLES, *embarrassé.*

Permettez-moi de vous laisser le plaisir de la surprise.

BERTRAND.

Tu as raison, et je vais me le procurer tout de suite.

SAINT-CHARLES, *à part.*

Tout de suite !... J'aurais pourtant bien voulu connaître ma pièce avant. *Haut.* Je désirerais recopier... c'est un premier brouillon ; vous ne parviendrez pas à déchiffrer...

BERTRAND.

Ton écriture !... Sois donc tranquille, je lis la mienne... Allons, allons, j'entre dans mon cabinet, je dévore ton ouvrage et je reviens...

SCENE XIII.

Les Précédens, MATHIEU.

MATHIEU.

Un instant, M. Bertrand, nous avons une affaire à finir ensemble.

BERTRAND.

Encore ! Ah ! je n'ai pas le temps.

MATHIEU.

Il faut le prendre ; la chose est assez sérieuse : d'après ce qui s'est passé tantôt entre nous, nous avons des comptes à régler, et je viens...

BERTRAND.

Demain... ce soir...

MATHIEU.

Tout-à-l'heure, à l'instant même, je ne sors pas d'ici que nous n'ayons terminé.

BERTRAND.

Et moi, je ne termine rien que je n'aie lu...

MATHIEU.

Quoi ?

BERTRAND, *hésitant.*

Ce mémoire.

MATHIEU, *le lui arrachant avec colère.*

Eh corbleu ! vous le lirez un autre jour. Un mémoire ! *Regardant le manuscrit.* Fort bien, monsieur mon frère, joignez le mensonge à l'ingratitude. Quoi ! c'est pour une comédie que vous me refusez un tems que mes intérêts réclament si impérieusement... et pour une comédie peut-être aussi mauvaise que celles dont on nous assomme tous les jours ? *Il jette le manuscrit, que Bertrand ramasse.*

SAINT-CHARLES.

Monsieur, je vous prie...

MATHIEU.

Ah ! j'entends, Monsieur est l'auteur : c'est tout simple, vous ne pouviez choisir pour gendre qu'un

auteur avec votre ridicule enthousiasme. *A Saint-Charles.* Eh ! Monsieur, suivez-moi plutôt l'état où votre père a fait fortune ; ne vaut-il pas mieux être un riche apothicaire qu'un pauvre écrivain.

Air *de la contredanse de la Rosière.*

Que de comédies,
Que de tragédies,
Que de parodies,
Que de plats écrits !
Ah ! c'est un délire,
A mourir de rire ;
La rage d'écrire
Gagne tout Paris.
Arts inutiles,
Talens fragiles,
Penchans futiles,
Partout se font voir.
Pourvu qu'il danse,
Chante et dépense,
L'homme en démence
Pense tout savoir.
La sotte manie !
Cette épidémie,
De l'ordre ennemie,
Perd nos jeunes gens.
Amour sans franchise,
Orgueil et sottise,
Voilà la devise
Et les mœurs du tems.

SAINT-CHARLES.

Un mot me suffira pour venger l'art utile et le siècle que vous condamnez si cruellement.

Air : *Un magistrat irréprochable.*

Par tout vous dites à la ronde
Que notre siècle est corrompu,
Qu'on ne trouve plus dans ce monde
Ni mœurs, ni talens, ni vertu,

Et pourtant l'heureux d'Harleville,
Qui nous est ravi sans retour,
Trouva le secret difficile
De faire aimer *les mœurs du jour.*

MATHIEU.

D'Harleville !.. d'Harleville !.. Quel souvenir allez-vous réveiller là ! Il semble que vous prenez plaisir à me faire de la peine. Allons, venez, et que tout cela finisse.

BERTRAND.

Puisque vous le voulez absolument... *Bas à Saint-Charles.* J'emporte ta pièce et je veux qu'il l'entende en dépit de sa colère.

MATHIEU.

Eh? morbleu, viendrez-vous enfin?

BERTRAND.

Me voilà... me voilà...

MATHIEU, *le poussant dans le cabinet.*

Marchez donc, bavard éternel.

Ils sortent.

SCENE XIV.

SAINT-CHARLES, ESTELLE.

ESTELLE, *accourant.*

Hé bien! j'ai tout entendu. La pièce sera peut-être détestable ; sans cela l'aurait-on sacrifiée à l'emploi qu'on allait en faire?

SAINT-CHARLES.

Au contraire, le peu que j'en ai lu est fait pour donner la plus haute opinion du talent de son auteur.

ESTELLE.

Il ne se doute pas du service qu'il nous rend.

SAINT-CHARLES.

Ma foi, si tu deviens ma femme, je le cherche partout, je le découvre et je veux qu'il soit mon meilleur ami.

ESTELLE.

En conscience, vous lui devez cela, quand ce ne serait que pour le consoler du triste sort de son ouvrage. Pauvres auteurs !

Air : *L'hymen est un lien charmant.*

A peine échappé du berceau,
Le fruit de vos pénibles veilles
Semble promettre des merveilles ;
C'est un aigle, un phénix nouveau.
Orgueilleux dès son plus jeune âge,
Il va franchir le monde entier,
Mais sa faiblesse, quel dommage !
De son vol trahit le courage,
Et l'aigle va chez l'épicier,
Tristement finir le voyage.

A Charles, qui a l'air rêveur.

Hé bien ! à quoi pensez-vous donc là ?

SAINT-CHARLES.

Ah ! ah ! tu détruis l'illusion la plus aimable : je voyais ton père et ton oncle s'embrasser, se jurer un attachement éternel ; ils nous unissaient ; j'étais ton époux ; je caressais cette douce chimère... et tu viens m'éveiller.

ESTELLE.

Pourquoi faut-il que tout cela ne soit qu'un rêve ?

SAINT-CHARLES.

Que dis-tu ?

Air : *La moisson répand dans les cœurs.*

Ce n'est pas rêver le bonheur
Que de penser à ce qu'on aime ;
Souvent ce qui n'est qu'une erreur
Devient la réalité même,
Et le bon Colin nous apprit
Qu'on peut, sans battre la campagne,
Et même avec beaucoup d'esprit
Faire *des chateaux (bis.) en Espagne.*

ESTELLE.

Tu as bien raison ; mais je suis inquiète, mon

père ne revient pas ; que je voudrais savoir ce qui se passe dans ce cabinet.

QUATUOR *de Blaise et Babet.*

ESTELLE.

Regarde bien.

SAINT-CHARLES.

Je ne vois rien.

ESTELLE.

Ecoutons bien.

SAINT-CHARLES.

Je n'entends rien.

ESTELLE.

Mais pourquoi donc un tel silence ?

SAINT-CHARLES.

Silence ! (*bis.*)

Pas d'imprudence.

ESTELLE.

Je ne vois rien.

SAINT-CHARLES.

Je n'entends rien.

BERTRAND et MATHIEU *dans le cabinet.*

Ah ! qu'ils sont intére sans ! (*bis.*)
Ah ! que cet accord a de cl. rmes puissans.

ESTELLE, SAINT-CHARLES.

Ah ! c'est leur voix que j'entends.

ESTELLE.

S'ils pouvaient finir leur querelle.

SAINT-CHARLES.

Ah ! pour nous tout irait bien.

ESTELLE.

Mais je crains bien
Qu'il n'en soit rien.

CHARLES, ESTELLE.

Oui, je crains bien
Qu'il n'en soit rien.

SCENE XV.

Les Précédens, BERTRAND, MATHIEU, *se tenant embrassés.*

BERTRAND, MATHIEU.

Ah! quel plaisir! ah! quel bonheur!
Ah! livrons-nous à sa douceur.
Embrassons-nous, mon frère;
Entre nous plus de guerre.
Que cet accord sincère,
Chaque jour se resserre.
Si notre heureuse intelligence
Venait jamais à s'affaiblir,
De cet ouvrage la puissance
Saurait bientôt la rétablir.

TOUS.

Ah! quel bonheur! etc. quel plaisir!

BERTRAND.

Touche-là, mon cher Saint-Charles, car c'est à toi seul que nous devons cette heureuse réconciliation, et embrasse ton oncle.

CHARLES, ESTELLE.

Mon / Son } oncle!

BERTRAND.

Eh oui, ton oncle! N'est-ce pas, Mathieu, que tu lui permets ce titre?

MATHIEU.

De tout mon cœur. C'est que, ma foi, mon ami, ton ouvrage nous a électrisés au point que nous, qui étions décidés à nous haïr toute la vie, nous n'avons pas pu tenir notre résolution jusqu'au second acte, et une fois arrivés à cette scene... tu sais bien... et parbleu, aide-moi donc.

SAINT-CHARLES.

Je suis pris!

BERTRAND.

A la fin du premier acte.

SAINT-CHARLES.

Ah!.. la scène...

MATHIEU.

Comment appèles-tu déjà tes personnages ?... Diable de mémoire !

SAINT-CHARLES.

Lesquels ?..

MATHIEU.

Eh parbleu, tes deux frères.

BERTRAND.

Germain et Marcel.

SAINT-CHARLES.

Ah ! oui... oui... Germain et Marcel.

MATHIEU.

Justement... Hé bien, mon ami, je te disais donc qu'au moment où Germain et Marcel s'embrassent, nous avons été tout étonnés, mon frère et moi, de nous trouver dans les bras l'un de l'autre.

BERTRAND.

Comme cela.

MATHIEU.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Eh ! comment être insensible
A cet accord fortuné ;
Par sa force irresistible
Le cœur se sent entraîné :
Cet ouvrage a tant de charmes
Que, cédant à mon transport,
Je te jure, par mes larmes,
De t'aimer jusqu'à la mort.

ENSEMBLE.

Cet ouvrage, etc.

BERTRAND, *à Charles.*

Mon ami, continue cette carrière, je te prédis que tu iras loin : on doit prétendre à tout, quand on sait si bien arriver là... et pour te le prouver, voilà ton contrat que nous allons signer à l'instant, comme je te l'ai promis. Vîte, la plume.

ESTELLE.

Ah ! je respire !

SCENE XVI et dernière.

Les Précédens, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à Bertrand, accourant toute essoufflée.*

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Ah ! Monsieur, rendez-moi les papiers
Qu'tantôt j'sis v'nu' vous r'mettre,
J'som' prête à les rach'ter volontiers,
Si vous voulez l'permettre.
On dit com'çà qu'c'est autant de lauriers
Qu'j'enlevons à not' bon maître,
Ah ! Monsieur, rendez-moi les papiers
Qu'tantôt j'sis v'nu vous remettre.

BERTRAND.

Comment ! est-ce que dans ces papiers, il y avait?. . .

MARGUERITE.

Eh vraiment oui, une pièce toute entière.

ESTELLE, *bas à Saint-Charles,*

C'est la nôtre. Nous sommes perdus !

MATHIEU.

Allons, ma nièce, mon neveu, cherchez vite.

BERTRAND.

Quel titre a-t-elle ?

MARGUERITE.

Ils disent comm'çà que c'est *la... la...* attendez donc, mon dieu !., *La querelle des deux frères.*

BERTRAND, *riant..*

Les Querelles des deux Frères, la voici... mais elle est de...

MARGUERITE.

De mon pauvre maître; et s'il faut vous le prouver, je vais chercher le bon ami de M. Collin, qui m'a appellée sotte, ignorante... est-ce que j'sais, moi; tant y a qu'j'en ons encore la larme à l'œil. Ah! mon dieu! mon dieu! ce que c'est que de ne pas savoir lire!

ESTELLE, *à son père.*

Je n'y puis plus tenir, il faut tout vous avouer

BERTRAND, *à Saint-Charles.*

Comment? il serait possible que cet ouvrage ne fût pas de vous?

SAINT-CHARLES.

L'impossibilité de vous satisfaire, la crainte de perdre tout ce que j'aime, le hasard enfin, qui a fait tomber entre mes mains la première page de ce manuscrit, tout a concouru à m'inspirer l'idée d'en rallier les feuilles et de m'en nommer l'auteur.

MATHIEU.

Corbleu! savez-vous bien, monsieur, que ce que vous avez fait là est un abus de confiance qui mérite...

BERTRAND.

Sa grâce.

SAINT-CHARLES.

Quel bonheur!

MATHIEU.

Comment ! tu pourrais. . .

BERTRAND.

Eh ! sans-doute, car enfin, si la pièce n'est pas de lui, le bien qu'elle nous a fait n'en est pas moins réel, et ma foi, je ne me sens pas la force de gronder.

ESTELLE, SAINT-CHARLES *sautent au cou de Bertrand.*

Ah ! mon père !

MATHIEU.

Vous voilà, avec votre faiblesse ordinaire, et vous verrez qu'il faudra que je suive votre exemple; car enfin, n'étant pas l'offensé, j'aurais mauvaise grâce à tenir rancune.

MARGUERITE, *pleurant.*

Allons, il était écrit là-haut que mon pauvre maître ferait du bien, même après sa mort.

SAINT-CHARLES.

Vous avez raison, bonne Marguerite.

BERTRAND.

Et moi, qui m'extasiais sur le mérite de cet ouvrage !

MATHIEU.

Tu n'avais parbleu pas tort.

BERTRAND.

Mais je dois le rendre à l'amitié qui le réclame, et à la gloire qui l'attend.

ESTELLE.

Air *du Vaudeville de l'Avare:*

Cet orphelin, d'un sort contraire,
N'a plus rien à craindre aujourd'hui,
Le plus tendre ami de son père
Lui promet un fidèle appui.

Pourquoi les destins implacables
Ont-ils séparé, sans pitié,
Ceux que la gloire et l'amitié
Avaient rendus inséparables.

SAINT-CHARLES.

Une consolation nous reste.

Air : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Collin, digne fils d'Apollon,
Revit au Temple de Mémoire,
Thalie imprime sur son nom
Le sceau de l'immortelle gloire.
Amis, ne nous étonnons plus
De ses trop courtes destinées,
Par ses succès, par ses vertus,
Les Parques comptaient ses années.

BERTRAND.

A propos, je n'oublie pas que nous allons ce soir voir l'Inconstant.

MATHIEU.

Eh bien! venez tous dîner chez moi, je serai des vôtres, et je me charge de louer une loge pour la première représentation du charmant ouvrage auquel nous devons tous notre bonheur.

ESTELLE.

Et dont malheureusement l'auteur ne nous sera jamais rendu.

MATHIEU.

Pourquoi? Collin lui-même ne nous a-t-il pas consolé de la perte des grands maîtres que nous regrettions? Espérons.

VAUDEVILLE.

Air : *Lise aimait le beau Germance.*

Ecrivains, qui de Molière
Voulez fournir la carrière,
Scrutez, la férule en main,
Les replis du cœur humain.
Sur les ailes du génie,
Prenez un sublime essor,
Burinez la comédie,
Et MOLIERE existe encor.

SAINT-CHARLES.

Livrez-vous, changant de lyre,
Au plus folâtre délire,
De Momus, prenant le ton,
Etourdissez la raison.
Plus aimables que sévères,
Et comiques sans effort,
Déridez les plus austères,
Et REGNARD existe encor.

ESTELLE.

Tantôt simple, tantôt vive,
Que votre muse naïve,
Tour-à-tour du ton bourgeois
Passe au jargon villageois.
D'un trait malin qui circule;
Frappez Midas et Mondor,
Persiflez le ridicule,
Et DANCOURT existe encor.

MATHIEU.

Sur les bords du précipice,
Où nous entraîne le vice,
Que votre utile pinceau,
Pour nous devienne un flambeau.
De l'orgueil frappez la tête,
Jusques sous ses lambris d'or,
Vengez la misère honnête,
Et DESTOUCHE existe encor.

MARGUERITE.

Messieurs les griffonneux d'pages,
Fait' nous d'biaux et bons ouvrages,
Qui sach' fair' rire et pleurer,
Qui sach' toujours attirer.
Avec ça, d'un cœur céleste
Possédez l'précieux trésor,
Joignez-y l'talent modeste,
Et COLLIN existe encor.

ESTELLE, *au Parterre.*

Que votre cœur s'intéresse
Au destin de cette pièce,
Hommage précipité
Que le regret a dicté.
Redoutant l'arrêt funeste,
D'effroi notre auteur est mort;
Mais un seul mot, un seul geste,
Et l'auteur existe encor.

F I N.

PIÈCES NOUVELLES

Appartenant au même Libraire.

Anaximandre, ou le sacrifice aux Grâces, comédie en un acte, de M. Andrieux.

Bayard au Pont-Neuf, ou le Picotin d'Avoine, vaudeville de MM. Dieulafoy et Gersin.

Les Bateliers du Niémen, vaudeville de MM. Moreau, Francis et Désaugiers.

La Comédie chez l'Epicier, ou le Manuscrit retrouvé, vaudeville de MM. Désaugiers et Gentil.

Clara, ou le Malheur et la Conscience, mélodrame en trois actes, de M. Hubert.

Cosme de Médicis, mélodrame en trois actes, de madame Barthélemy Hadot et M. René Perin.

Chambre à louer, comédie en un acte, de M. Varez.

Les Deux n'en font qu'un, vaudeville.

Les Ecriteaux, ou René Lesage à la Foire Saint-Germain, vaudeville en deux actes, de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

L'étourderie, ou comment sortira-t-il de là? vaudeville, de M. Radet.

Les Fiancés, ou l'Amour et le Hasard, vaudeville *à deux acteurs.*

Gallet, ou le Chansonnier Droguiste, vaudeville en un acte, de MM. Moreau et Francis.

Gentil Bernard, vaudeville en un acte.

Gessner, vaudeville en deux actes de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Jaloux malade, vaudeville, de M. Dupaty.

Le Mariage dans une Rose, vaudeville en un acte.

Monsieur Guillaume, ou le Voyageur inconnu, vaudev. de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

La Métempsycose, vaudeville en un acte.

La Parisienne à Madrid, vaudev. de M. Maurice.

Poisson chez Colbert, vaudeville en un acte, de MM. Moreau et Lafortelle.

Le Rêve, ou la Colonne de Rosback, vaudeville de MM. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Salon rue du Coq, vaudeville de MM. Derougemont et D***.

La Tragédie au Vaudeville, comédie-vaudeville.

La Vallée de Barcelonette, ou le Rendez-vous de deux Ermites, vaudeville de MM. Diculafoy et Gersin.

Le Voyage de Chambord, ou la Veille de la première Représentation du Bourgeois Gentilhomme, vaudeville de MM. Desfontaines et Dupin.

PQ 2218 D73C6
Désaugiers, Marc Antoine
Madeleine
La comédie chez l'épicier

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY